Quels changements de paradigmes pour les études océanistes ?

Denis Monnerie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6437>

DOI : 10.4000/jso.6437

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 403-414

ISBN : 978-2-85430-031-4

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Denis Monnerie, « Quels changements de paradigmes pour les études océanistes ? », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 133 | 2e semestre 2011, mis en ligne le 31 décembre 2011, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6437>

MISCELLANÉES

Quels changements de paradigmes pour les études océanistes ?

À propos du livre de Paul D'Arcy, *The People of the Sea. Environment, Identity and History in Oceania*¹

par

Denis MONNERIE*

Paul D'Arcy, qui enseigne l'histoire du Pacifique et de l'environnement à l'Australian National University, nous offre un ouvrage dont l'intérêt dépasse la discipline historique et concerne les archéologues, les géographes et les anthropologues spécialistes de l'Océanie – vraisemblablement, aussi par certains aspects de sa méthode, d'autres parties du monde. À travers son ambition de présenter une vue cohérente « des divers aspects des interactions des insulaires avec l'océan » (p. 169) en les situant dans les diverses échelles des écologies maritimes et insulaires², sa vision intègre les sociétés locales, les relations intra et inter régionales, sans oublier les colonisations. Cette approche met en œuvre quatre paradigmes :

1. Une véritable attention portée à l'environnement maritime dans le Pacifique – aussi bien comme facteur crucial pour le monde humain que comme modelé et conceptualisé par lui.
2. La considération de l'ensemble des relations et distinctions établies par les humains à diverses échelles, en particulier spatiales.
3. L'accent mis sur la variabilité temporelle de certains des phénomènes étudiés.

4. L'abandon du schéma ternaire Mélanésie, Polynésie, Micronésie au profit de la dichotomie Océanie proche, Océanie lointaine introduite par l'archéologue Roger Green.

Aucune de ces propositions n'est inédite et, pour les périodes anciennes, des archéologues, comme Patrick V. Kirch (2000), ont travaillé dans un cadre proche de celui adopté ici par D'Arcy. L'originalité de sa démarche réside dans l'étroite association de ces paradigmes avec une perspective portant sur l'ensemble du peuplement de l'Océanie et incluant la période coloniale, avec toutefois un accent sur les XVIII^e et XIX^e siècles et sur l'Océanie lointaine. La cohérence des analyses, les résultats et implications qui en résultent témoignent de la pertinence du cadre scientifique résumé ci-dessus ; les débats que le livre suggère ne sont pas moins intéressants.

Une vision environnementale pour mieux comprendre l'Océanie

Comme l'indique le titre, l'océan est pour D'Arcy la composante environnementale clé de

1. 2006, Honolulu, University of Hawai'i Press, 294 p., index, 9 cartes, 8 figures.

2. Merci à Isabelle Berdah, Dominique Fasquel et, tout particulièrement, Sophie Chave-Dartoen pour leurs critiques et suggestions.

* Professeur d'ethnologie, Université de Strasbourg, CNRS UMR 7235, ANR LocNatPol (0320-01), monnerie@unistra.fr

ce monde et de sa réflexion. Le Pacifique est « *all-encompassing* » (p.1), englobant l'ensemble du monde et des humains. Dans cette perspective, comme le font depuis plusieurs décennies déjà les archéologues de l'Océanie, il prend en considération non seulement les constantes environnementales, mais aussi les événements écologiques de type catastrophique, tout particulièrement climatiques : sécheresses, cyclones, éruptions volcaniques, tsunamis, etc. Cette approche lui permet de considérer de façon renouvelée et contextualisée les documents qu'il utilise et qui sont d'une impressionnante diversité : historiques, géographiques, écologiques, ethnographiques, linguistiques, technologiques. Ceci implique de tenir compte de causalités multiples spécifiques aux phénomènes étudiés et aussi d'échapper à des paradigmes historiques dérivés d'études de sociétés d'autres parties du monde pour en proposer de plus pertinents adaptés à l'Océanie.

C'est le cas par exemple pour les îles basses, soumises à des aléas environnementaux fréquents, cyclones et sécheresses surtout. Le livre présente un excellent tableau synthétique de la force destructive des cyclones (p. 131). Ceux-ci bouleversent les populations humaines, leur habitat, leurs cultures, leur approvisionnement en eau et leur accès aux ressources halieutiques. Avec des fréquences moyennes d'environ deux décennies³, de tels événements impulsent un temps historique spécifique, relativement morcelé, avec des recompositions sociales et culturelles drastiques, dont D'Arcy donne des exemples, spécialement celui des Carolines occidentales et des Mariannes (pp. 146-163, voir *infra*). Mais les sociétés humaines, parfois entièrement détruites, fragilisées ou transformées par les coups de boutoir de leur environnement peuvent, elles aussi, se montrer destructrices vis-à-vis des îles qu'elles colonisent.

Autres menaces, autres promesses venues de l'horizon du grand océan : les navires des Occidentaux. Peu après les « découvertes », des baleiniers et des marchands apportent deux sortes de maladies qui vont bouleverser la démographie des peuples océaniques. Les épidémies, qui dévastent à brève échéance les peuples locaux et de nouvelles maladies vénériennes qui à plus ou moins long terme réduisent à la portion congrue la fertilité des populations survivantes. On remarquera que ceci se combine à un autre niveau avec l'interdiction par les missionnaires chrétiens de nombreuses cérémonies articulées aux conceptions locales de la succession des générations et de la vie – humaine, animale et végétale. La présentation par D'Arcy de la colonisation occidentale veut éviter les simplifications ou les thèmes aujourd'hui convenus – qui insistent par exemple sur les seuls bienfaits ou en miroir, les

seules dévastations. Grâce à une attention particulière portée aux différentes échelles de relations régionales et au-delà il montre la complexité des croisements et imbrications entre Océaniens et Occidentaux. L'introduction de nouvelles technologies maritimes en est un exemple. Les voiliers de type occidental sont d'abord rapidement adoptés par les populations locales, qui dans un premier temps, se feront une place dans le transport maritime. Mais l'introduction des vapeurs, avec leur technologie complexe, va les dépasser durablement de leurs capacités à maîtriser les navigations modernes. Ainsi, par la technologie mais aussi les impérialismes nationaux, les particularismes chrétiens, l'exploitation capitaliste des ressources humaines et environnementales, la présence occidentale va, à terme, bouleverser les flux régionaux, fractionner l'Océanie en multiples territoires coloniaux plus ou moins étanches et reconfigurer les relations régionales océaniques. Désormais inscrites dans la globalisation, les configurations contemporaines d'imbrication de sociétés locales et de relations régionales témoignent de ces processus.

Environnement, histoire et relations maritimes en Océanie

Le premier chapitre argumente le choix fait par D'Arcy de la division de Green, en particulier parce que l'étude de l'Océanie lointaine se déploie dans « un véritable environnement océanique, un des rares qui soit peuplé de façon *extensive* par les humains » (p. 9). C'est aussi l'occasion d'exposer les arguments environnementaux justifiant les choix de l'auteur. D'Arcy rassemble une grande variété de données, climatologiques en particulier, pour comprendre l'ensemble des phénomènes qui influencent l'environnement océanique.

« Quelle [en] est la signification pour l'Océanie lointaine ? Par dessus tout, que les variations annuelles ont vraisemblablement compté autant que les variations saisonnières dans la vie des insulaires [...]. Dans de telles conditions, c'est le pire scénario et non pas les moyennes générales qui détermine la viabilité d'une communauté. » (p. 17)

La perspective écologique amène à dépasser le seul Pacifique : les présentations synthétiques, incluant *La Niña* et *El Niño* (pp. 16-18), l'influence du climat sur les chaînes trophiques et la distribution des espèces vivantes, la productivité des complexes récif-lagon (« seules les forêts tropicales humides [...] rivalisent avec eux en termes de productivité et diversité », p. 21) ou les liens

3. L'intérêt du cadre pluricausal est montré par le fait que la fréquence des catastrophes climatiques est comparable pour le Bangla Desh, mais que des facteurs sociaux, culturels et environnementaux font que les conséquences diffèrent.

existant entre les écosystèmes et leur utilisation par les insulaires, par exemple, fondent les études des transformations contemporaines.

Le chapitre suivant étudie « Les mondes locaux : l'océan dans la vie de tous les jours ». D'Arcy rappelle que, si toute vie trouve son origine dans l'élément liquide, nous sommes « uniques parmi les animaux terrestres à avoir un réflexe de plongée. Quand notre visage touche l'eau, il se produit automatiquement une réduction de notre rythme cardiaque et de notre consommation d'oxygène » (p. 27), les humains sont donc bien équipés biologiquement pour vivre dans l'environnement marin. Les remarques de William Ellis sur des Hawaïens pratiquement « amphibiens » trouvent un écho de l'autre côté de l'Océanie, à Manus (Papouasie Nouvelle-Guinée), dans les belles descriptions brossées par Margaret Mead des naissances en milieu marin (1956). La nourriture que fournit l'océan est décrite un peu rapidement (pp. 34-40) sans souligner l'apport en protéines fourni par les coquillages - dont les enfants qui accompagnent les femmes à la pêche côtière bénéficient largement. Ceci tient peut-être au fait qu'il s'agit d'une activité féminine, et que celles-ci sont souvent mal documentées pour les périodes historiques qui intéressent D'Arcy au premier chef⁴. Qui plus est, si l'apport nutritionnel considérable des tubercules est mentionné, curieusement ceux-ci ne figurent pas dans l'index (où manquent d'autres rubriques importantes, comme la Nouvelle-Zélande). De façon générale, une étude plus fouillée des complexes alimentaires aurait montré des dimensions et des modalités du rapport des humains à l'environnement qui auraient pu enrichir la perspective de l'auteur. La priorité donnée par l'auteur à l'océan n'est pas toujours tenable et peut amener à des omissions, j'y reviendrai. Les représentations et perceptions de l'océan font l'objet de la dernière partie de ce chapitre où se détache l'ethnographie d'Hawaï.

Le tableau général ainsi posé, les troisième et quatrième chapitres expriment vigoureusement l'originalité de la démarche. Intitulés « Communication et isolation relative dans l'Océan et ses îles » et « La navigation en Océanie », ils s'ouvrent sur une illustration *a contrario* d'une des thèses centrales de l'auteur sur l'importance cruciale des relations maritimes entre sociétés. Des études concernant Rapanui (l'île de Pâques) ont montré les conséquences catastrophiques de son isolement, résultat de la perte de ses capacités de navigation suite à l'épuisement des ressources forestières. Mais cela reste une exception. En

contraste « la plupart des habitants de l'Océanie n'étaient pas asservis par l'océan, qui était pour eux tout à la fois habitat et voie conduisant à des ressources et opportunités au-delà de l'île natale. Un réseau de liens sociaux, économiques et politiques les rattachait à d'autres communautés et localités » (p. 50). Comment voyageait-on ? Les travaux les plus connus sur la navigation des Océaniens sont repris ici et, associés à des sources historiques, nous donnent un tableau particulièrement intéressant, complet et équilibré des infrastructures et des techniques de navigation comme des choix qui en découlent. Malheureusement les techniques de fabrication des pirogues océaniques ne font pas l'objet d'un traitement aussi accompli (pp. 90-92). Les illustrations aussi laissent à désirer : seuls deux grands types d'embarcation sont présentés⁵.

Qui voyageait, sur quelles distances, avec quelle fréquence ? Les grandes traversées entre archipels éloignés étaient encore courantes après 1770. En Micronésie, une distance inférieure à 100 milles nautiques coïncide avec des dialectes mutuellement intelligibles, alors même qu'un caractère des langues austronésiennes semble être leur rapide différenciation. Ceci suggère la fréquence des relations maritimes. Il ne faut pas oublier les déplacements côtiers courts, pluriquotidiens entre hameaux, pour la pêche ou vers les jardins - évitant le transport de lourdes charges sur des chemins côtiers malaisés, ou inexistant (pp. 64-65). Des embarcations spécifiques y sont consacrées, généralement monoxyles à balancier, propulsées à la rame, à la voile ou même, comme au Vanuatu, usant de quelques palmes de cocotier disposées en guise de gréement.

Le chapitre 5, intitulé « Des frontières fluides : l'océan espace contesté » étudie la tenure maritime, l'océan comme zone de conflit et la puissance maritime du point de vue historique. Sur ce dernier point, pour l'Océanie, l'auteur affirme qu'il y a « très peu d'écrits » (p. 109) ; il faut sans doute ici comprendre « d'études synthétiques » sur le modèle de celles développées pour l'Atlantique, car au plan événementiel, les récits de conquêtes sont bien documentés par les traditions, les premiers explorateurs occidentaux et les missionnaires, notamment à Fidji et en Polynésie. Afin de faire ressortir les spécificités océaniques, D'Arcy ouvre la réflexion sur la puissance maritime dans une perspective comparatiste favorisée par les nombreux travaux sur cette question dans l'Atlantique (pp. 109-110). Pourquoi voyageait-on ? Pour tuer subrepticement, se battre face à face, ou faire la guerre à

4. Les amas de coquillages brisés - donc mangés - (parfois nommés *kjökkenmöddings*) figurent en bonne place dans nombre des fouilles des archéologues du Pacifique - comme dans mes observations ethnographiques au nord de la Nouvelle-Calédonie. Tim Bayliss-Smith (1977), cité en appendice par D'Arcy (p. 178), mentionne lui aussi cet apport de nourriture, souvent négligé.

5. Sur cette question, si l'ouvrage de Haddon et Hornell est cité, celui du père Neyret (1974) ne l'est pas.

relativement grande échelle (activités qui tendent à être oubliées aujourd'hui où, tourisme oblige, domine la caricature des îles heureuses, voire paradisiaques, en cette Océanie lointaine), mais aussi pour fuir les conflits ou se soumettre aux décisions d'expulsion. Pour aller capturer des personnes, hommes, femmes et enfants, qui occuperont toutes les configurations imaginables dans des systèmes sociaux, allant de l'accession à la « chefferie » à la position de serveurs étrangers (donc dégagés des tabous locaux, p. 57), ou de dépendants parfois traités comme des esclaves, et/ou des victimes, cérémonielles ou pas. Les violences et leurs moyens furent bien documentés par les premiers marins européens, eux-mêmes rompus à des activités militaires que la plupart ne se privèrent pas d'exercer en ces îles où, supérieurement armés, ils eurent souvent le dessus.

On voyageait aussi pour échanger une grande variété de biens matériels, ce qui trouve un large écho dans l'esprit de notre monde et de notre temps. Mais aussi pour faire circuler des idées, des récits, des musiques, des danses, des motifs iconiques, des techniques (et bien d'autres choses encore) ce qui nous déroute parfois, mais nous intéresse de plus en plus. Les modalités de ces échanges, dans leurs dimensions intrasociales mais aussi intersociales, continuent d'étonner et de stimuler les anthropologues. Elles constituent depuis Richard Thurnwald et Bronislaw Malinowski un des sujets de recherches théoriques privilégiés en Mélanésie. Dans « ces échanges [qui] concernaient autant l'établissement et le renforcement de relations sociales et politiques que l'offre et la demande [...] [le] processus importait autant que les biens échangés » (p. 54). Je soulignerai que récemment encore les études des modes d'échanges, de circulation, sont dues à des spécialistes de la Mélanésie. L'exception notable chez les grands penseurs de l'anthropologie océanienne est Annette Weiner (1992), qui a déployé ses découvertes trobriandaises à Samoa et la Polynésie ; mais dans les nouvelles générations, certains commencent à envisager des sociétés polynésiennes sous cet angle⁶.

Les rencontres dans les systèmes régionaux impliquent elles aussi des voyages, comme aux Carolines où :

« un échange continu d'idées prend place à travers la navigation. Si, par exemple, les jeunes gens d'une île sont pris du désir de faire briller leurs talents musicaux sur une autre île, plus ou moins éloignée, ils n'hésitent pas à partir, certains qu'ils sont d'être reçus avec les démonstrations les plus sincères de satisfaction et de plaisir que cette sorte de visite ne manque jamais de produire. Dans certains cas ces rencontres sont arrangées pour des dates prévues très longtemps à l'avance » (Frédéric Lutké, 1835-1836, in D'Arcy, pp. 55-56)

De telles visites pouvaient mobiliser jusqu'à soixante-dix pirogues. À Fidji aussi, ces rencontres étaient préparées longtemps à l'avance. Aux Samoa, les fréquentes visites rendues à des villages voisins faisaient que les missionnaires trouvaient parfois des localités entièrement désertes. Tonga brillait tout particulièrement dans le domaine des grands déplacements, avec des voyages mobilisant de trois à cinq cents personnes sur sept à dix pirogues doubles. Ceux-ci pouvaient durer plusieurs années - jusqu'à 14 dans le cas du chef Kau Moala. Ces expéditions dont les destinations préférées étaient Fidji, Samoa, Futuna et Wallis avaient des buts divers, fréquemment guerriers. Les mariages et funérailles de nobles impliquaient eux aussi de grands déplacements, par exemple à Tahiti. Je voudrais souligner que toutes ces rencontres, toutes ces visites comportaient des échanges cérémoniels, en particulier pour les accueils, ce qui est un élément de continuité très significatif avec l'Océanie proche.

Assez fréquemment les voyageurs avaient des visées d'émigration, d'autres étaient expulsés de leur terre natale. De nombreuses sociétés avaient des procédures d'accueil et d'intégration pour de nouveaux arrivants mais aussi d'expulsion de personnes et de groupes jugés indésirables. D'Arcy montre en quoi ces dynamiques étaient particulièrement importantes pour la perpétuation des petites sociétés des atolls, y compris en cas de catastrophe climatique. Ainsi à Mwaeikil (Micronésie orientale), sur 14 clans répertoriés en 1940, seuls 5 y résidaient déjà avant le grand cyclone des années 1770, qui n'avait laissé qu'une trentaine de survivants (p. 62). Bien entendu, comme aux époques des tout premiers peuplements austronésiens, des îles inhabitées étaient colonisées par ces navigateurs. Certaines, abandonnées, étaient redécouvertes, créant des mouvements d'allers-retours dans le peuplement, attestés dès les époques archéologiques (Kirch, 2000). D'autres, ayant récemment émergé à la surface des flots du fait de l'activité volcanique, étaient assez vite peuplées comme 'Ata (Tonga), où en 1643 Abel Tasman n'avait pas relevé trace humaine et où trois groupes étaient installés au début du XIX^e siècle.

La description, au chapitre 6, des effets, bien connus, des colonisations euro-américaines présente l'originalité d'être contextualisée à partir d'une importante section sur « la perception du monde au-delà de l'horizon ». Les attentes vis-à-vis du monde extérieur se « reflétaient dans deux institutions centrales des cultures insulaires : les prophéties et les rituels de réception » (p. 133). Cette section témoigne, comme l'ensemble de ces recherches historiques, d'une sensibilité an-

6. Les recherches de Sophie Chave-Dartoen sur Wallis (Uvea) montrent la pertinence d'une approche des sociétés « polynésiennes » sous l'angle de l'étude de leurs échanges, en particulier cérémoniels (2000, 2006).

thropologique aux représentations développées dans le monde océanien. Autre élément de cette contextualisation, la description de la survenue vers 1870, à Kapoingamarangi, aux Marshall, d'une flotte de Polynésiens en perdition et de leurs terribles exactions envers les populations locales qui ne semblent pas avoir à envier à celles des coloniaux (pp. 124-125). Toutefois la pensée de la continuité qui ferait des Occidentaux les équivalents des Océaniens venus d'autres rives me semble trouver ses limites dans l'étude que propose le chapitre suivant.

Les systèmes et leurs transformations dans les relations régionales

L'approche et la méthode de D'Arcy trouvent leur illustration la plus achevée au septième chapitre, consacré aux Carolines et aux Mariannes. Un des points forts de ce livre est en effet la connaissance approfondie de la Micronésie dont l'auteur est spécialiste. Cette partie du Pacifique est aujourd'hui quelque peu négligée par les études océanistes, non pas certes au plan qualitatif, mais au plan du nombre de chercheurs et chercheuses impliqués. Historiquement la littérature (Arthur Grimble), l'histoire (Henry Maude), la muséographie et la technologie (Gerd Koch) et l'anthropologie – avec une pléiade d'auteurs de premier plan – furent représentées en Micronésie de façon brillante. Mais les travaux contemporains s'y poursuivent de façon un peu réduite quand on compare les publications à la masse impressionnante de recherches récentes sur la Nouvelle-Guinée.

La thèse de ce chapitre est que, globalement, l'histoire des Carolines occidentales de 1770 à 1870 doit être comprise comme celle des interactions entre « quatre mondes distincts, mais cependant interconnectés [...] [à savoir] les complexes d'îles hautes de Yap, Palau et des Mariannes et [...] la vingtaine d'atolls et les deux îles coralliennes élevées situées entre Yap et Chuuk », le tout sur une distance d'environ 1 500 km (p. 144). Pour D'Arcy : « en adoptant cette perspective régionale, les Carolines occidentales peuvent être comprises dans leur aspect dynamique, les Européens n'y sont qu'un groupe extérieur (*outsiders*) parmi tous ceux dont l'influence s'exerce sur les communautés. L'histoire indigène retrouve toute sa place et l'océan devient partie intégrante de cette histoire » (pp. 145-146).

Dans cette partie de l'Océanie lointaine, le système d'échange régional *Sawei* a une fréquence annuelle et une forme de déplacements en allers-retours. Tirant avantage des alizés et parcourant environ 800 milles marins vers l'ouest, les pirogues du *Sawei* quittent Namonuito pour se rendre à Yap, considérée comme une île parti-

culièrement prestigieuse. La flotille s'accroît au fur et à mesure d'escalas dont le statut s'élève à l'approche de sa destination. Les tributs apportés à Yap sont principalement destinés aux clans recevant traditionnellement les voyageurs, aux « chefs » de Gachpar dans le district de Gagil et à Yongelap, dieu vénéré dans l'ensemble des Carolines. Pendant leur séjour à Yap, les « parents » – membres des clans accueillants – doivent prendre soin de leurs « enfants », venus avec le *Sawei*. Les variables utilisées par D'Arcy pour interpréter le *Sawei* sont classiques : échanges de biens localement rares, maintien ou croissance de la puissance en politique et en sorcellerie des « chefs » de Yap, culte régional de Yongelap. Sans oublier une analyse de l'influence des idées coloniales sur les reconstructions *a posteriori* du pouvoir de Yap. L'imbrication du *sawei* avec les relations entre Yap et Palau est aussi bien montrée. Le texte laisse à penser que la comparaison avec d'autres réseaux de relations régionales d'Océanie, y compris ceux de Mélanésie, comme le Hiri en Nouvelle-Guinée qui a une forme similaire mais se déploie dans un environnement et avec des finalités différents, permettrait de mieux comprendre encore le *sawei*.

Je voudrais revenir sur l'affirmation selon laquelle les Européens ne « sont qu'un groupe extérieur parmi tous ceux dont l'influence s'exerce sur les communautés » (p. 146) car elle me semble contestable. En effet, il existe une différence fondamentale entre les relations *sawei* et celles avec ces Occidentaux et elle est bien documentée pour Palau. On connaît en effet les conséquences de l'arrivée de ces derniers à travers les estimations démographiques : au début de ces relations (fin XVIII^e siècle), Palau comptait selon les sources de 20 à 50 000 habitants. Sept décennies plus tard il en restait 10 000. Ce n'est pas la conséquence d'une situation exceptionnelle comme pour les tueries de 1870 à Kapoingamarangi : on retrouve là un des effets bien connus des premiers temps de la colonisation occidentale en Océanie – et ailleurs dans le monde. Le rôle des aventuriers occidentaux est lui aussi intégré par D'Arcy dans le cadre de relations maritimes fréquentes et organisées des Océaniens. Tout particulièrement l'ascension à Palau, puis la chute, du capitaine Andrew Cheyne, puissant marchand, trafiquant d'hommes et d'armes qui a sévi dans une grande partie du Pacifique – sinistre personnage qui nous a laissé des écrits montrant sa bonne connaissance des régions qu'il écuma. Dans ce cas Cheyne est un acteur occidental relativement autonome, qui se charge de l'exploitation des ressources locales en bêche de mer, de l'établissement d'une première station commerciale, qui noue des alliances (instables) avec les autorités locales, pratique la vente d'armes – pondérée selon les tactiques et rapports de force du moment – et, de façon moins intentionnelle

mais très destructrice pour la population, répand des maladies importées. La relation avec les nouveaux venus a clairement eu des effets destructeurs considérables sur une part importante de la population et c'est un trait récurrent de la colonisation, à une échelle et surtout avec une régularité sans comparaison avec les actes de violence d'autres groupes océaniques. En contraste, les relations *sawei* n'entraînèrent jamais selon les sources ce type de catastrophe démographique et d'éventuels échanges de violence – courants en Océanie dans les relations régionales – ne sont même pas mentionnés par D'Arcy.

Si le but est de comprendre finement l'histoire de la région, il faudrait je pense, contrairement à ce que fait D'Arcy, souligner à partir de cas précis comme celui de Cheyne, les différences radicales entre d'une part les relations océaniques interinsulaires et d'autre part les incursions des Occidentaux dans les premiers moments de la colonisation, puis les prises de possession officielles. Une pensée trop focalisée sur la continuité historique, géographique et environnementale – dans le grand océan, les occidentaux seraient des intervenants extérieurs *comme les autres* – tend à lisser des différences considérables. À l'échelle historique, il conviendrait davantage d'invoquer une pensée de la discontinuité, en soulignant les contrastes : d'une part les aventuriers occidentaux, précurseurs des impérialismes, centrés sur la saisie d'opportunités à court terme et la maximisation de leur profit commercial ; d'autre part le *sawei*, un système de relations régionales océaniques comme il en existe tant, fondé sur des circulations complexes de biens et de personnes, exprimant des relations complexes entre humains et aux non-humains, institution relativement stable qui perdure encore un siècle plus tard. L'interprétation du *sawei* mobilise des catégories anthropologiques complexes qui diffèrent de celles, principalement économiques et politiques, rendant compte de la valorisation du profit économique ou des rapports de force dans la vision impérialiste anglo-saxonne du monde au XIX^e siècle. Dans ce cadre, les interventions de Cheyne, qui conduit les premières escarmouches de la colonisation et sera finalement tué à Palau en 1866, ne peuvent être disjointes de celles des puissances coloniales, comme le montre le fait qu'un an après sa mort, un bateau de guerre britannique vint dans cette île exiger et obtenir l'exécution du dignitaire responsable de l'exécution de l'aventurier. En revanche, plus au nord, aux Mariannes, la présence espagnole déjà ancienne et la politique menée par Luis de Torrès relèvent d'un autre cas de figure. Proposons d'y voir un contraste entre des moments précurseurs d'une colonisation anglo-saxonne très dyna-

mique et dévastatrice et, à Guam, une colonisation espagnole ancienne, stabilisée, quelque peu affaiblie aussi comme sa métropole.

Une remarquable étude des configurations des îles coralliennes du centre et de l'ouest des Carolines, avec les raisons, les formes et les transformations de leurs relations suit cette étude du *Sawei*, montrant bien que ce dernier n'est qu'un réseau parmi d'autres reliant îles et sociétés de cette partie de la Micronésie. Ce chapitre s'achève brillamment avec l'histoire des relations entre les Carolines et les Mariannes.

« En 1788 des bateaux de Lamotrek, sous le commandement du navigateur Luito, prirent la mer pour la colonie espagnole de Guam, en quête de fer. Luito n'était jamais allé à Guam, mais savait s'y rendre et était au courant de l'existence des Espagnols et de leurs biens. » (p. 156)

Parfaitement informés des atrocités commises contre les Chamorro, les gens des Carolines s'étaient défiés des Espagnols, et avaient réservé au début du XVIII^e siècle des réceptions très hostiles – et victorieuses – à leurs tentatives de christianisation et de colonisation. Les Carolines et les Mariannes entretenaient des relations bien avant l'arrivée des colonisateurs et Luito suivit un ancien chant de navigation décrivant l'itinéraire Mutau-uol⁷. À son arrivée il est reçu « chaudement » par Luis de Torrès, jeune officier espagnol natif de Guam, obtient du métal et d'autres biens, revient chez lui et repart en 1789. Mais sa disparition dans une tempête sur le chemin du retour est interprétée comme résultant de brutalités ibères et les relations sont à nouveau suspendues jusqu'en 1804. À cette date, Torrès, devenu vice-gouverneur de Guam, embarque vers les Carolines pour aller y assurer les habitants qu'ils sont les bienvenus et que le sort de Luito ne lui est en rien imputable. L'année suivante une flotte de Woleai, Lamotrek et Satawal se rend à Guam, inaugurant des voyages annuels sur la route Mutau-uol. Ceux-ci comptent en 1814 dix-huit pirogues des Carolines. Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir le détail de ces expéditions, des relations qui se nouent avec les Espagnols et se transforment entre sociétés des Carolines (pp. 156-163). En 1815, un cyclone contraint des navigateurs d'Elato et Satawal, avec l'accord des Espagnols, à peupler Saipan où ils vont conserver leur « ancien style de vie » jusqu'à la fin du siècle. À travers des voyages annuels et par « la nomination des lieux, l'usage quotidien de la mer, pour les funérailles, la pêche, la navigation et les distractions, [ils] firent d'un océan inconnu une mer familière » (p. 161). Cette recomposition rapide d'une société essentiellement carolinienne sur une île des Mariannes – un exemple parmi d'autres en Océanie – ici avec l'aval de

7. D'Arcy donne une carte synthétique d'itinéraires maritimes des Carolines occidentales, comportant 20 routes nommées, dont Mutau-uol (p. 154).

la puissance coloniale, illustre une des théories de l'auteur sur les spécificités de l'histoire dans cette partie du monde. La violence des événements environnementaux, les échelles restreintes des populations, leurs capacités à se déplacer et à survivre, sont des paramètres essentiels à la compréhension de l'histoire de peuples « reliés par l'océan ». Et en effet, si le diable est dans les détails, beaucoup de ceux que fournit D'Arcy dans ces épisodes comme ailleurs dans ce livre, permettent d'envisager les relations en Océanie sous un angle quelque peu méphistophélique au regard des théories historiques en vigueur. Celles-ci sont le plus souvent dérivées de ce que nous comprenons de l'histoire occidentale. Elles impliquent des échelles et emprises spatiales, temporelles et démographiques d'une toute autre ampleur, voire d'une autre nature, et surtout des archives écrites d'une richesse, d'une précision et d'un volume exceptionnels, sans guère d'équivalents ailleurs sur la planète. Une différence fondamentale est qu'en Occident nous parlons volontiers d'insularité pour évoquer l'isolement, une idée bien ancrée dans les pratiques et représentations du monde européen⁸. En contraste, comme cela a été souvent dit, dans le Pacifique insulaire, l'Océan relie les sociétés et c'est précisément un des paradigmes développés par D'Arcy. Ce livre est donc aussi une invite à reprendre la question des premiers contacts pour l'élargir aux dynamiques translocales préexistantes. Ces moments précurseurs doivent être étudiés sous deux angles complémentaires. D'une part pour comprendre comment les colonisateurs ont mis à profit les relations établies de longue date entre sociétés, îles, archipels. D'autre part pour étudier, le plus souvent à partir de l'histoire orale mais aussi quand cela est possible par l'analyse des procédures sociales, comment ces premiers moments s'inscrivent dans les relations régionales des populations, sociétés et cultures océaniques et dans les représentations qu'ils en ont. Combinant l'histoire coloniale écrite avec l'étude des perspectives et des pratiques des peuples ayant été soumis à la colonisation, cette

démarche devrait contribuer à une connaissance non univoque des transformations des relations régionales – et en particulier de leur extension à la dimension mondiale dans le contexte colonial (Monnerie 2008, 2010).

Par delà la Mélanésie, la Micronésie et la Polynésie : les divisions de l'Océanie en débat⁹

Un des changements de paradigme proposé par D'Arcy est l'abandon de la division tripartite de l'Océanie en Mélanésie, Polynésie, Micronésie, d'origine géographique, qui remonte à Dumont d'Urville. D'Arcy propose de la remplacer par la dichotomie Océanie proche, Océanie lointaine. La tripartition a été critiquée par beaucoup d'anthropologues et des historiens avec des arguments divers et convaincants¹⁰. Pourtant, de nos jours encore une majorité de réflexions se développent, plus ou moins explicitement, avec cette division en toile de fond. Car elle a nourri les propositions du très célèbre article de jeunesse de Marshall Sahlins (1963), opposant Polynésie et Mélanésie à travers leurs « types politiques » contrastés : pour la première « l'aristocrate », pour la seconde le « *Big Man* », typologie que Maurice Godelier affine avec le « Grand Homme » (1982). Les études océaniques restent encore très focalisées, voire divisées, en fonction de ces distinctions dont la productivité heuristique a été considérable mais qui ont fait leur temps – aux deux sens du terme. La tripartition semble d'autant plus difficile à éradiquer qu'elle se situe à un point nodal où s'imbriquent des réalités de terrains éloignés (entre lesquels il est coûteux de voyager), des paradigmes scientifiques anciens mais bien ancrés et des traditions de recherche – les divisions en « aires culturelles » qu'Appadurai (1996) n'a été ni le premier ni le seul à critiquer. Aujourd'hui largement obsolète, la division tripartite n'a conquis sur le long terme de véritable légitimité scientifique, ni en histoire ni en anthropologie. Seule la « Polynésie », du

8. Et splendidement exploitée au plan littéraire par Alexandre Dumas avec le Chateau d'If et l'île de Monte-Cristo.

9. Le point de vue que j'exprime ici doit être contextualisé. Avec des lectures et la connaissance de la Mélanésie, il s'appuie sur mes recherches ethnohistoriques et ethnographiques dans des sociétés et régions du nord-ouest des îles Salomon et au nord de la Nouvelle-Calédonie – soit de chaque côté de la « frontière » entre, Océanie proche et lointaine. Ces sociétés et leurs relations régionales m'ont de longue date rendu particulièrement sensible aux questions débattues par D'Arcy. En effet, je n'ai jamais pensé avoir affaire à des « sociétés mélanésiennes » au sens devenu classique avec l'article de Sahlins (1963), c'est à dire à des sociétés à « *Big-Man* ». Dans les catégories sahlinsiennes, avec le rôle considérable des ordres sociaux à Mono-Alu aux Salomon (Monnerie 1996) et des statuts à Arama en Nouvelle-Calédonie (Monnerie 2001), ces sociétés relèveraient d'une sorte de lointaine empreinte « polynésienne ». D'autres traits, comme l'importance des échanges, les tirent vers la « Mélanésie », mais sans doute en premier lieu parce que l'étude des ces échanges n'est pas une approche aussi répandue en « Polynésie » qu'en « Mélanésie » (voir supra). Bref, que ce soit au cœur de la Mélanésie dans la division tripartite, ou de part et d'autre de la limite entre l'Océanie « proche » et la « lointaine », je me suis intéressé à des sociétés et ensembles régionaux qui ne correspondent guère aux grandes divisions proposées actuellement pour l'Océanie. En revanche, ma problématique générale d'étude de l'imbrication des relations locales et translocales de ces sociétés est proche de celle développée par D'Arcy pour les Carolines et les Mariannes, en « Micronésie ».

10. Pour une bonne présentation du débat et une bibliographie très complète – jusqu'à la date de publication : Thomas 1989, des références plus récentes dans Tcherkézoff 2008. Pour les problèmes posés par la théorie de Sahlins dans des régions restreintes, voir par exemple, pour le Sepik, Nancy C. Lutkehaus (1990) ou, pour les Salomon du Nord-Ouest, Monnerie (1998).

fait de ses traditions de voyages interinsulaires au long cours corrélées avec son unité linguistique et d'une relative homogénéité sociologique et culturelle pour les grandes îles possède une certaine pertinence.

Océanie proche, Océanie lointaine

En réaction contre ce modèle, D'Arcy entend faire de la dichotomie Océanie proche, Océanie lointaine la distinction principale des études océaniques. Que penser de cette proposition alternative ? La démarche se justifie, il me semble, surtout dans une perspective de rupture. Cette nouvelle division a aussi la vertu de relier, implicitement, l'Indonésie au monde océanien « proche », ce qui me semble fondamental pour asseoir fermement les études comparatistes océanistes. Bref cette remise en cause est bienvenue, l'avenir nous dira si, en anthropologie, des modèles pertinents peuvent en découler directement ou si, comme je le pense, ses limitations permettront de définir des paramètres plus judicieux. En effet, l'usage de la dichotomie pose plusieurs problèmes. D'abord elle n'est pas toujours parfaitement intégrée à la démarche générale de D'Arcy qui laisse de côté la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu, deux archipels qui appartiennent à l'Océanie lointaine (p. 11). Dans ce cadre, l'affirmation selon laquelle la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu sont « exclus de cette étude, car tous deux appartiennent à la Mélanésie » (p. 9) laisse pour le moins insatisfait, voire surpris, par le peu d'argumentation qui l'accompagne et par le caractère discutable de la reprise inopinée de la catégorie « Mélanésie » que précisément l'auteur conteste. Les régions limitrophes de la césure entre Océanie proche et lointaine posent de nombreux problèmes. Ainsi, pour certaines sociétés des Salomon, du nord Vanuatu et presque partout en Nouvelle-Calédonie, s'expriment des variations complexes sur les statuts des entités sociales – personnes et groupes – qui ne peuvent pas être comprises à travers les deux types politiques sahlinsiens, l'aristocrate polynésien et le *Big Man* mélanésien et pas plus avec le *Great Man* de Godelier. Par ailleurs, les publications – et la mémoire orale contemporaine dans la région Hootma Whaap de Nouvelle-Calédonie – ne laissent aucun doute sur l'existence d'interactions fortes et significatives, avant et après la colonisation, entre sociétés du Vanuatu, de Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'avec, au moins, Wallis et Fidji. Alors

que précisément la mise en avant des enjeux, très importants pour la connaissance de l'Océanie, des interactions entre régions d'Océanie fait une part de l'intérêt de *The People of the Sea*, cet oubli de la Nouvelle-Calédonie et du Vanuatu est regrettable. D'autant plus que, toutes les parties de l'Océanie ne pouvant être traitées avec la même précision dans un texte de moins de 200 pages, de brèves prises de position sur la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu auraient suffi, évitant au lecteur le curieux sentiment qu'après avoir été expulsées par la porte théorique les anciennes distinctions ternaires reviennent implicitement par la fenêtre des habitudes acquises. Ceci aurait aussi le mérite de fournir des indications bibliographiques de base¹¹ à qui voudrait développer les recherches pour ces archipels dans l'intéressante perspective défendue ici.

Donner une assise solide au comparatisme fut aussi la visée des recherches menées il y a trois décennies autour du « *Comparative Austronesian Project* », dirigé en son versant anthropologique par James Fox (voir, parmi de nombreuses publications, Bellwood, Fox et Tryon [eds], 1995). Privilégiant l'ensemble des langues austronésiennes, plutôt que des aires géographiques, ce projet a très explicitement élargi la perspective comparatiste, plus encore que ne le fait la bi-partition reprise par D'Arcy, puisque l'Océanie n'y est pas scindée. Même si l'approche linguistique trouve ses limites en plusieurs domaines¹², la pertinence de l'approche du projet austronésien est grande. On trouve largement répandus, en Indonésie comme dans l'ensemble de l'Océanie, des idéologies et systèmes d'action sociocosmiques privilégiant, par exemple, les groupements par paires (ou dyades), des notions sociales cardinales telles que « maison », « pirogue », « chemin », l'imbrication des origines et de la préséance (*precedence*), l'indication de l'âge relatif des germains dans les vocabulaires de parenté, la valorisation des qualités oratoires, et bien d'autres traits communs encore, certains pouvant être corrélés à d'anciens états de langues. Le comparatisme est ici thématique et montre que dans beaucoup de domaines, des continuités se font sentir au-delà du découpage bipartite de l'Océanie.

Le modèle des systèmes régionaux

D'Arcy propose aussi de considérer l'Océanie sous un angle avant tout régional, pour lui largement défini par les relations maritimes. Fernand

11. Avec des notes discutant les sources, la bibliographie et une intéressante annexe sur « L'historiographie maritime de l'Océanie » (en tout plus de cent pages), ce livre est très riche dans ce domaine ; il faut le souligner en particulier pour les jeunes collègues en quête de sources ou même de sujets de recherche sur l'Océanie. Sa limite est que les sources francophones, et de façon générale presque toutes les sources non anglophones, ne sont pas exploitées. D'Arcy travaille surtout sur des traductions en anglais.

12. Nombre de sociétés de Nouvelle-Guinée parlant des langues non austronésiennes, dans le Sepik par exemple, partageant des traits « austronésiens » ; pour l'Indonésie voir Platenkamp (1990).

Braudel fut un précurseur de sa démarche, pour le monde méditerranéen où la mer intérieure et les navigations principalement côtières de la *mare nostrum* nous renvoient une image comme inversée de l'Océanie. Alors que l'économie était l'autre terme de l'équation braudelienne, c'est ici – signe des temps épistémologiques mais aussi contraste massif avec le grand océan –, l'environnement maritime qui joue le rôle majeur. En effet, une originalité du livre est qu'il articule les diverses échelles spatiales et temporelles de l'étude des sociétés du Pacifique à partir de leurs environnements et relations maritimes, comme les écologues étudient les emboîtements et interactions d'écosystèmes. Si Braudel n'est pas cité, D'Arcy en revanche invoque le grand penseur océanien Epeli Hau'ofa (pp. 7-8, 167-169) comme fondateur de sa démarche. Celui-ci en a en effet esquissé les traits principaux dans son célèbre article de 1994, « Our Sea of Islands ». Cette perspective est confortée par les « traditions locales, la distribution des traits culturels et des observations d'étrangers cultivés [qui] toutes attestent de voyages inter-insulaires dans la plupart des archipels. Des voyages entre archipels sont aussi attestés aux XVII^e et XIX^e siècles dans au moins trois régions d'Océanie lointaine. De tels contacts extérieurs eurent une intensité croissante ou décroissante et ce fut aussi le cas de leur impact » (p. 6). Pour les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, D'Arcy conteste les propositions de ceux des archéologues qui insistent sur « l'échelle et l'influence limitées des voyages interinsulaires et des influences extérieures » après la colonisation initiale de l'Océanie lointaine par les austronésiens (p. 171). Et bien entendu les connaissances que nous avons aujourd'hui, en particulier du monde Lapita, montrent l'ancienneté de ces relations transocéaniques (Kirch, 1997 ; Sand, 2010 ; Sand et Bedford, 2010 ; Guiot, 2003 ; Leblie, 2008 et 2010).

Je soulignerai aussi, dans le contexte de l'excel-lente présentation des relations régionales proposée par ce livre, que de telles relations, pacifiques et/ou guerrières, qu'elles soient intra archipel, inter archipel, ou internes aux grandes îles, comme la Nouvelle-Guinée (Lemonnier, 1990 ; A. Strathern, 1971 ; Wiessner, 2004), furent et/ou sont encore souvent très répandues et intenses en Océanie côtière proche (Kula, Vitiaz Straight, Hiri, Mono-Alu et le nord-ouest des Salomon, la circulation des monnaies depuis les îlots proches de Malaita, etc.), pas seulement en Océanie lointaine. Une caractéristique spécifique à la partie du Pacifique étudiée par D'Arcy concerne les contraintes d'un environnement aux îles et archipels fréquemment éloignés de centaines, voire de milliers de kilomètres, associées à un perfectionnement ancien et une pratique intense de la navigation hauturière. Parallèlement, la dichotomie de Green est fondée sur un modèle biogéo-

graphique d'éloignement et de taille relatifs des îles, surtout pertinent sur les échelles temporelles de (très) long terme qui prévalent en archéologie et qui le sont moins pour l'histoire et l'anthropologie qui mobilisent surtout, dans ce monde de sociétés orales, du moyen ou du court terme.

À la suite de tant d'autres tentatives, ce livre montre que si les anciennes distinctions spatiales proposées pour l'Océanie ont été critiquées, les nouvelles peinent à convaincre. En revanche, il me semble clair que l'association de quatre paradigmes proposée par D'Arcy recèle plus de potentialités que chacun pris isolément. Et en particulier que l'étude et la comparaison des systèmes de relations régionales, actuels ou anciens, devrait apporter une bouffée d'oxygène au comparatisme océanien.

Environnement marin, environnement terrestre

Une autre critique peut être adressée à D'Arcy, qui concerne la place trop privilégiée qu'il accorde à l'océan dans sa réflexion environnementale. Qui d'autre aurait pu avec une telle force de conviction décider de placer l'océan au premier plan de sa réflexion qu'un spécialiste de la Micronésie? Cette région est dans le Pacifique un cas limite où dominent des îles basses de très petite taille, presque noyées dans l'océan – et hélas, nombre d'entre elles le seront effectivement dans un avenir proche du fait de l'élévation du niveau des mers. Mais, pour à l'avenir, donner toute leur amplitude aux changements de paradigmes qu'il propose, D'Arcy devra se montrer plus « écologique » encore et mieux intégrer les environnements terrestres et marins. Les études ne manquent pas, car en Océanie nombre de chercheurs ont mis au cœur de leurs travaux les relations des humains à leur environnement. Des Français, Jacques Barrau et André-Georges Haudricourt, occupent une place de pionniers dans ce domaine, mais des noms comme Roy Rappaport, Ralph Bulmer avec Saem Majnep, Paul Sillitoe, Peter Dwyer et Tim O'Meara, viennent aussi à l'esprit. À l'exception de Barrau qui fut sans doute un des rares à connaître l'Océanie dans son ensemble, la majorité ont travaillé en Mélanésie, à des échelles beaucoup plus restreintes que celles proposées par D'Arcy, privilégiant de surcroît qui l'ethnobotanique, qui l'ethnozoologie, qui l'horticulture. Il conviendrait donc de faire se rejoindre de façon convaincante ces deux grandes tendances ethno (et historico) écologiques : celles qui privilégient le grand océan et celles qui s'intéressent d'abord aux rapports des humains avec leur environnement terrestre. Bref, la démarche du livre de D'Arcy ne définit pas une méthode achevée, elle ouvre la voie à de nou-

velles recherches indispensables à une meilleure connaissance de l'Océanie, parfois à travers des manques et des paradoxes – le moindre n'étant pas que beaucoup de ces peuples de la mer sont de savants horticulteurs, profondément attachés à cette denrée parfois rarissime qu'est la terre. Au programme des prochaines avancées donc, les articulations complexes de l'océan avec les terres, mais aussi avec le ciel, ce monde des oiseaux, des nuages, des pluies et des vents, tout aussi cher aux Polynésiens qu'aux peuples de la forêt néo-guinéenne.

Continuités et discontinuités dans les sociétés et cultures du grand Océan

L'étude de D'Arcy couvre la période de 1770 à 1870. Cependant nombre d'études mises à contribution reposent sur une ethnographie, ou des données scientifiques, plus récentes. Le péché peut sembler ici véniel, et la pratique est courante, mais une des thèses principales du livre est précisément que les sociétés d'Océanie *changent*, parfois très vite. Un positionnement sur cet usage anachronique des matériaux et des théories aurait été le bienvenu. Il peut être justifié :

parce que les sources écrites sur le Pacifique semblent être sinon en quantité limitée, du moins contenir des informations très éclatées et que la qualité, au plan linguistique en particulier, des plus anciennes laisse souvent à désirer.

parce qu'une part des variables prises en considération dans l'approche de D'Arcy ne concerne pas les formes sociales, mais environnementales, géographiques, biologiques etc. dont la variabilité, catastrophes environnementales mises à part, est moindre que pour le social.

Ainsi, le détail du système régional *Sawei* (voir *supra*) est décrit à partir de sources anthropologiques datant d'après la Seconde Guerre mondiale, mais « la majorité des études [...] soulignent les continuités structurales plus que les ruptures historiques » (p. 146). Il serait bon d'en tirer les implications. L'une d'elles est que changements et continuités ne concernent généralement pas les mêmes plans d'une société ou d'une région. Avec le *Sawei*, nous avons affaire à une institution particulièrement résiliente du social qui, précisément, concerne des relations régionales.

J'ai été passionné par ce livre car, bien que centré sur l'Océanie lointaine, il recoupe beaucoup des préoccupations de l'anthropologue spécialiste de la « Mélanésie » que je suis – selon les découpages actuels. C'est la raison pour laquelle j'ai parsemé ce texte de clins d'œil à cette partie de l'Océanie. Les grandes divisions, que ce soit celle instaurée par Dumont d'Urville, celle proposée par Green ou celle entre sociétés côtières et sociétés de l'intérieur laissent le plus souvent

à l'anthropologue un goût de promesses non satisfaites. Elles ne sont pas entièrement trompeuses certes, mais pas vraiment adéquates non plus. Fort opportunément, une fois circonscrit son domaine d'emprise – l'Océanie lointaine *moins* la Nouvelle-Calédonie et le Vanuatu – *The People of the Sea* privilégie des échelles d'études plus restreintes, régionales : archipels, ensemble d'archipels. Celles-ci sont plus pertinentes que les grandes divisions géographiques ou archéologiques, à conditions d'en respecter les états et les transformations historiques. Pour le monde contemporain « globalisé », les imbrications du local et du global passent le plus souvent par le régional, comme ce fut déjà le cas pendant la première vague de « mondialisation » que furent les colonisations euro-américaines et les christianisations qui les accompagnèrent le plus souvent. Mais la configuration des échelles régionales a souvent changé entre ces colonisations et l'actuelle globalisation ultra capitaliste. Pour les études régionales, le grand défi demeure dans la définition des « frontières fluides » entre systèmes régionaux. Ayant noté tout l'intérêt de ce livre, absolument indispensable à toute bibliothèque s'intéressant à l'Océanie, il faut regretter que D'Arcy ne mentionne pas en Braudel, ou Immanuel Wallerstein, des influences séminales pour ce type d'étude géographique, historique et anthropologique. Les réserves exprimées n'enlèvent en rien les qualités de l'ouvrage : *The People of the Sea* replace nombre de faits historiques et anthropologiques dans des perspectives pertinentes et ouvre de nombreuses voies à la réflexion sur l'Océanie. Et il est passionnant à lire, ce qui n'est pas une mince réussite pour un travail universitaire rigoureux.

BIBLIOGRAPHIE

- APPADURAI Arjun, 1996. *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BAYLISS-SMITH Tim, 1977. Energy Use and Economic Development in Pacific Communities, in T. BAYLISS-SMITH et Richard Feachem (eds), *Subsistence and Survival: Rural Ecology in the Pacific* Londres, Academic Press, pp. 317-359.
- BELLWOOD P., J.J. FOX and D. TRYON (eds), 1995. *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives*, Canberra, Anthropology, Research School of Pacific and Asian Studies.
- CHAVE-DARTOEN Sophie, 2000. Uvea (Wallis), une société de Polynésie occidentale, étude et comparaison, thèse de doctorat, Paris, EHESS.

- , 2006. Rites de passage à Wallis. Succession des générations et renouvellement de la vie, *Journal de la Société des Océanistes* 122-123, pp. 77-90.
- DUNIS Serge (éd.), 2003. *Le Grand Océan. Le temps et l'espace du Pacifique*, Paris, Ethnos.
- GODELIER Maurice, 1982. *La production des grands hommes*, Paris, Fayard.
- GREEN Roger, 1991. Near and Remote Oceania : Disestablishing Melanesia in Culture History, in Andrew Pawley (ed.), *Man and a Half: Essays in Pacific Anthropology and Ethnobiology in Honour of Ralph Bulmer*, Auckland, Polynesian Society, pp. 491-502.
- GUIOT Hélène, 2003. *Les pirogues, reflets de la Polynésie*, Paris, Société des Océanistes, Petits dossiers, nouvelle collection 1.
- HAU'OF A Epeli, 1994. Our Sea of Islands, *The contemporary Pacific* 6, 1, pp. 148-161.
- KIRCH Patrick Vinton, 2000. *On the Road of the Winds. An archaeological history of the Pacific Islands before European contact*, Berkeley Los Angeles Londres, University of California Press.
- , 1997. *The Lapita Peoples*, Cambridge (Mass.), Blackwell Publishers.
- LEBLIC Isabelle, 2008. *Vivre de la mer, vivre avec la terre... en pays kanak. Savoirs et techniques des pêcheurs kanak du Sud de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes 1.
- , 2010. D'une île bretonne au pays kanak. Un parcours en anthropologie maritime et des techniques, en anthropologie de la parenté, de l'adoption et de l'enfance, mémoire de synthèse pour la soutenance de l'HDR, Paris, EPHE.
- LEMONNIER Pierre, 1990. *Guerres et festins. Paix, échanges et compétition dans les Hautes Terres de Nouvelle-Guinée*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- LUTKEHAUS Nancy C., 1990. Hierarchy and 'heroic society'. Manam variations in Sepik social structure, *Oceania* 60, pp. 179-197.
- MEAD Margaret, 1956. *New Lives for Old. Cultural Transformation - Manus 1928-1953*, New York, Dell.
- MONNERIE Denis, 1996. *Nitu, les vivants, les morts et le cosmos selon la société de Mono-Alu (îles Salomon)*, Leyde (Pays-Bas), Center for Non Western Studies.
- , 1998. Oceanian Comparison Reconsidered. The Mono-Alu problem, *Social Anthropology* 6, 1, pp. 91-107.
- , 2001. Représentations de la société, statuts et temporalités à Arama (Nouvelle-Calédonie), *L'Homme* 157, pp. 59-85.
- , 2008. Nouvelle-Calédonie : histoire commune et malentendus partagés, in Françoise Douaire-Marsaudon, A. Guillemin et Catherine Zheng (éds), *Missionnaires chrétiens XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Autrement, pp. 31-49.
- , 2010. Following the Pathways. Contemporary ceremonies, representations of the past and Catholicism in Northern New Caledonia, in Françoise Douaire-Marsaudon and Gabriele Weichart (eds), *Religious Dynamics in the Pacific*, Marseille, Édition du CREDO, pp. 85-111.
- NEYRET Jean, 1974. *Pirogues océaniques* (2 vol.), Paris, Palais de Chaillot, Association des Amis du Musée de la Marine.
- PLATENKAMP Jos, 1990. North Halmahera: non-Austronesian languages, Austronesian cultures?, Leiden, Het Oosters Genootschap in Nederland.
- SAHLINS Marshall, 1963. Poor Man, Rich Man, Big Man, Chief: Political Types in Melanesia and Polynesia, *Comparative Studies in Society and History* 5, pp. 285-303.
- SAND Christophe et Stuart BEDFORD (éds), 2010 *Lapita : ancêtres océaniques*, Paris, Somogy.
- STRATHERN Andrew, 1971. *The Rope of Moka*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TCHERKÉZOFF Serge, 2008. *Polynésie/Mélanésie. L'invention française des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au Vent des îles.
- TERRELL John, 1986. *Prehistory in the Pacific islands*, Cambridge, Cambridge University Press.
- THOMAS Nicholas, 1989. The Force of Ethnology: Origins and Significance of the Melanesia/Polynesia Division, *Current Anthropology* 30, 1, pp. 27-34.
- WEINER Annette, 1992. *Inalienable Possessions, the Paradox of Keeping while Giving*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- WIESSNER Polly, 2004. Of Human and Spirit Women: From Mother to Seductress to Second Wife, in Pascale Bonnemère (ed.), 2004. *Women as Unseen Characters. Male Ritual in Papua New Guinea*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.